

P O L A R

KISHWAR DESAI

La mer  
d'innocence



 *l'aube*



LA MER D'INNOCENCE

La collection *L'Aube noire*  
est dirigée par Manon Viard

Titre original: *The Sea of Innocence*

© Kishwar Desai, 2013

© Éditions de l'Aube, 2015  
pour la traduction française  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8259-1089-7

Kishwar Desai

## La mer d'innocence

roman traduit de l'anglais (Inde)  
par Benoîte Dauvergne

*éditions de l'aube*

De la même auteure, chez le même éditeur :

*Témoin de la nuit*, 2013 ; l'Aube noire poche, 2014

*Les origines de l'amour*, 2014 ; l'Aube noire poche, 2015

*À Jyoti, Scarlett et aux milliers de femmes  
violées et assassinées en Inde –  
dans l'espoir qu'elles obtiennent justice un jour.*





## Chapitre I

La fille de la vidéo n'avait pas plus de seize ans. Pareille à une petite flamme pâle et vacillante, elle dansait au rythme de la musique, les bras levés, tandis que quatre garçons à la peau foncée s'agglutinaient autour d'elle. Plus ils tentaient de se rapprocher d'elle, plus leurs silhouettes étaient difficiles à distinguer à cause de l'éclairage tamisé. Ces garçons étaient peut-être plus âgés qu'elle, mais leurs T-shirts et leurs shorts de couleurs vives leur donnaient l'air assez jeune, et deux d'entre eux portaient une queue-de-cheval. Vêtue d'un dos-nu jaune et d'une minijupe bleue, la fille paraissait toute petite au milieu de ces jeunes hommes. Elle dansait les yeux fermés, hypnotisée par le rythme lancinant de la musique.

Le plafond au-dessus d'eux était bas. Une unique ampoule, couverte d'un foulard rouge, y était suspendue et éclairait ces silhouettes ondulantes d'une lumière rouge sang. Des tentures recouvraient les murs mais dans un coin, on apercevait une fenêtre circulaire. Ces jeunes aux mouvements de robot semblaient unis par le morceau de trance à la mode que diffusaient les haut-parleurs.

L'un des garçons s'adressa soudain à la fille avec une certaine véhémence. Son ton était brusque mais la musique rendait ses paroles inaudibles. Il était tout aussi difficile de distinguer l'expression de chaque visage. La scène avait sans doute été filmée par un téléphone portable et l'image était

granuleuse. Mais la personne qui tenait l'appareil ne semblait pas tentée de régler le contraste, ni de zoomer. En tout cas, la fille connaissait bien le garçon car elle paraissait très détendue. Elle secoua la tête et le repoussa lorsqu'il essaya de lui dire quelque chose à l'oreille. Sans même ouvrir les yeux, elle continua à danser, l'air très sûre d'elle.

Alors, le garçon passa un bras autour des épaules de la fille et prit son sein gauche dans la main. Les autres les regardèrent fixement et tout le groupe s'immobilisa. Des rires nerveux résonnèrent lorsque la fille le gifla, puis l'un des garçons se plaça momentanément devant l'objectif. Il essayait peut-être de mettre un terme à la dispute. Mais son voisin le bouscula, et comme s'il se souvenait soudain qu'il était filmé, celui qui faisait écran regarda par-dessus son épaule puis alla se placer à côté de la fille. Celle-ci rejeta ses longs cheveux bouclés dans son dos et tenta de résister au garçon qui continuait à la tripoter. Mais il réussit à tirer sur les liens de son dos-nu et ses seins apparurent aux yeux de tous.

Les autres garçons se figèrent aussitôt.

La fille se dépêcha de rattacher les deux liens sur sa nuque. Puis elle s'avança brusquement vers le garçon pour le frapper. Mais celui-ci esquiva son coup et lui attrapa le poignet. Il y eut alors une pause, comme si le groupe s'était trop éloigné de son texte et qu'il recevait des instructions afin de corriger la scène.

« Oh, arrête! » fit l'un des garçons.

Cette fois, les mots et leur sens étaient très clairs.

« Ta gueule, crétin! » répondit la fille. Ensuite elle gloussa et ajouta: « Arrête tes conneries. »

Curieusement, elle n'avait pas l'air fâché.

Soudain, l'image disparut. Mais une seconde plus tard, le film reprit. Trois des garçons étaient installés sur un lit avec la fille. L'un d'eux était allongé sur le flanc et lui parlait.

« Tu as promis. Tu peux pas... »

Cette fois encore, le son n'était pas très clair, et les quelques paroles perceptibles étaient elles-mêmes saccadées et ambiguës.

À l'évidence, la jeune fille était insensible au ton insistant et persuasif du garçon. Toujours vêtue de son dos-nu et de sa minijupe, elle était allongée sur le dos et gardait les yeux rivés au plafond. Elle avait les jambes croisées et ses pieds se balançaient au rythme de la musique.

L'appareil utilisé pour filmer la scène bougeait plus qu'avant. On avait dû le poser sur une table de manière stratégique pour la première vidéo ; à présent, c'était quelqu'un – le quatrième garçon peut-être ? – qui le tenait.

« Allez... » fit une voix agressive et aiguë.

La fille regarda alors l'objectif, mais son regard était totalement flou. Elle tenta lentement de se relever puis retomba sur le lit comme si c'était au-dessus de ses forces. Était-elle ivre ? Pourquoi ne quittait-elle pas la pièce ?

« T'as qu'à lui enlever sa jupe » dit une autre voix, encore plus fort.

Ce garçon avait un accent indien très prononcé. Je crus reconnaître l'intonation typique de Goa.

Celui qui tenait le portable se rapprocha du lit et prit position au-dessus de la fille. Il se mit à filmer ses jambes pâles, se rapprocha du tissu de sa jupe... et soudain apparut la chair blanche de ses cuisses nues, ainsi qu'un triangle de poils blonds. Ensuite, l'image s'interrompt de nouveau.

La vidéo ne durait pas plus de trois minutes.

En état de choc, je contemplai le petit écran noir de mon téléphone portable.

Le film m'avait été envoyé par Amarjit, un vieux copain de fac qui travaillait dans la police. Il était actuellement en poste à Delhi (où il tentait de se remettre d'un divorce très médiatisé).

La vidéo était accompagnée d'un message: Amarjit voulait me parler. Mais son ex-femme ayant menacé de me désigner comme responsable de leur divorce au moment du jugement, j'étais peu disposée à communiquer avec lui. En réalité, je n'avais plus aucun contact avec Amarjit depuis trois ans.

Serait-ce une ignoble plaisanterie? Une blague de gamin? (Je t'envoie une vidéo obscène, histoire de t'intriguer et de rompre la glace, au lieu de te faire livrer un bouquet de fleurs!) Cherchait-il à m'appâter grâce à ce message mystérieux et très perturbant pour ensuite mieux me ferrer?

Eh bien, je n'allais certainement pas retomber dans le piège.

En guise de réponse, je lui suggérai poliment d'aller se jeter dans la mer d'Arabie avec un poids de cinq cents kilos attaché aux pieds.

J'étais très perturbée par cette vidéo, cependant. Son caractère sexuel et la vulnérabilité de la jeune fille me troublaient plus que je l'aurais voulu. Et puis le fait qu'Amarjit ait choisi de me l'envoyer à cet instant précis me rendait à la fois perplexe et furieuse.

Comme il le savait probablement – puisqu'il était resté en contact avec ma mère – j'avais décidé de passer quelques jours de vacances à Goa afin de me prélasser sur ses fabuleuses plages tout en admirant les reflets dorés de la mer. Je n'avais donc aucune envie de faire face à ce genre de chose. J'étais plutôt déprimée à vrai dire, car je venais d'apprendre qu'une jeune étudiante en kinésithérapie venait de subir un viol collectif atroce dans un bus de Delhi. Non, je ne pouvais pas m'occuper de ça.

Avec un soupir, je jetai mon portable dans mon sac où s'entassaient les guides de voyage et les tubes de crème solaire que j'étais venue récupérer dans notre chambre d'hôtel. Je retournai ensuite à la plage. Même si je ne m'étais absentée

qu'un court moment, l'idée d'avoir laissé ma fille de seize ans toute seule me rendait nerveuse. Je voulais donc la rejoindre aussi vite que possible.

Lorsque j'arrivai près d'elle, Durga était confortablement assise sur le sable et se faisait tatouer une guirlande de cœurs brisés sur le bras.

« C'est trop déprimant ! Pourquoi des cœurs brisés ? » lui demandai-je d'un ton brusque en prenant soin de ne pas la regarder.

Je n'avais pas envie de me quereller avec elle : nous avions déjà eu quelques disputes ces derniers jours. Surtout pour des broutilles, en fait. Même si nous finissions toujours par nous réconcilier, je ne voulais pas risquer de déclencher une guerre totale entre nous, chose très facile quand on est en vacances puisqu'on se sent obligé de ne passer que de bons moments.

« Choisis autre chose. »

« *Enfin, c'est peut-être ce qu'aiment les filles de seize ans ?* » rétorqua une voix dans ma tête, tandis que je me tartinais généreusement de crème solaire.

J'avais trente ans de plus que Durga, après tout. Et j'avais beau être allongée à côté d'elle sur une plage ensoleillée, vêtue d'un maillot de bain noir audacieux et d'un fin sarong rose destiné à cacher tout bourrelet indécent, j'étais tout sauf une victime de la mode. Durga, elle, s'entêtait à porter un maillot de bain vieillot à col montant et à jupette. Elle avait l'air d'une jeune fille si convenable qu'étant sa mère, j'aurais dû opter pour un burkini<sup>1</sup> ! Pourtant, j'étais secrètement ravie de son choix. Après ce que je venais de voir sur mon portable, j'aurais été incapable de regarder Durga exhiber ses formes, même involontairement.

J'avais déjà beaucoup de mal à supporter sa soudaine passion pour les chansons tristes et les cœurs brisés.

---

1. Maillot couvrant tout le corps.

Comment allaient donc se passer ces vacances ? L'ambiance ne risquait pas d'être gaie.

Le vernis noir que Durga avait appliqué sur ses ongles le matin même était un mauvais présage. J'aurais dû me douter que les choses allaient empirer. Avait-elle un brusque penchant pour le gothique ? Que faire si elle décidait subitement de porter des anneaux aux lèvres et de décorer son nombril d'épingles de sûreté ? Et si elle s'obstinait à rester malheureuse ? Pourtant déterminée à ne lui faire aucune remarque, je sentais la moutarde me monter au nez.

« Pourquoi pas un motif cachemire autour de ton bras... comme celui-là ? » suggérai-je en essayant de prendre un ton joyeux.

J'agitai sous son nez mon bras grassouillet orné d'un tatouage au motif cachemire très élaboré (c'était d'ailleurs très joli, si on ne prêtait pas attention à la chair flasque pendouillante – qui n'avait que très peu de cellulite, cela dit). De son côté, Veeramma nous observait avec intérêt. C'était la marchande ambulante rusée qui m'avait tatouée au henné et s'était mise à nous courtiser sans relâche par la suite. Depuis trois jours, elle ne cessait de nous complimenter en anglais, en français et en russe – langues qu'elle parlait avec aisance tout en faisant pas mal de fautes de grammaire – ainsi qu'en kannada<sup>1</sup>, sa langue natale. Du massage de la tête aux sarongs, Veeramma vendait de tout. Bien qu'elle eût l'air tout juste débarquée de son village du Karnataka, elle était beaucoup plus intelligente que je pourrais jamais espérer l'être. Cette femme était la preuve vivante qu'il valait mieux éviter de mettre les pieds à l'école.

« Tu aurais peut-être dû te faire tatouer un dragon, me lança malicieusement Durga tout en présentant son autre bras à Veeramma. Il aurait été plus adapté à tes dernières activités. »

---

1. Langue officielle du Karnataka, État voisin de Goa.

Si elle me taquinait ainsi, c'était parce que j'avais une fâcheuse tendance à vouloir résoudre certaines affaires criminelles compliquées ces derniers temps alors qu'en réalité, j'étais une simple travailleuse sociale. Beaucoup de gens considéraient d'ailleurs mon travail de bénévole comme une ingérence agaçante dans des affaires qui ne me concernaient pas.

Bien décidée à ne pas me laisser provoquer, je ris à la petite plaisanterie de Durga. « Touché ! » m'exclamai-je, en me rappelant qu'il nous restait une semaine de vacances à passer ensemble.

Inutile de s'énerver et de tout gâcher.

Préférant en rester là, je me demandai comment Veeramamma et sa bande de Gitanes des plages pouvaient avoir assez d'énergie pour se promener pieds nus sur le sable brûlant toute la journée, un tas de sarongs décorés d'éléphants sur un bras, un paquet de bijoux en argent suspendu à l'autre et un sac en patchwork brodé accroché à l'épaule. Cette femme ne cessait de sourire, tout habituée qu'elle était à poser pour des touristes en mal de sensations, l'appareil photo toujours à portée de main. En fait, c'était probablement ces mêmes personnes qui lui avaient appris à parler toutes ces langues.

J'avais souvent l'impression que Veeramamma faisait exprès de nous caresser dans le sens du poil – elle ne cessait de lancer clin d'œil et sourires à ses collègues, qui s'installaient généralement autour de nous en bavardant avec bonne humeur. En Inde, il suffit de quelques minutes pour que se crée un *tamasha* – un spectacle.

Cependant, j'avais bu trop de bière pour m'inquiéter de l'intérêt évident que ces femmes nous portaient. J'allumai une cigarette tout en me réjouissant, une fois n'est pas coutume, de la lenteur du gouvernement indien, car l'interdiction de fumer sur les plages, prévue depuis longtemps, n'était toujours pas entrée en vigueur.

Je soufflai des ronds de fumée et regardai Veeramma tracer adroitement une nouvelle ligne très fine de henné noir sur le bras de Durga. À l'évidence, elle savait déjà laquelle de nous deux avait le plus de chances de remporter la bataille des cœurs brisés. Je soupirai et me réinstallai confortablement sur le sable. Pourquoi protester, puisque Durga n'avait pas l'intention de m'écouter ? J'essayai de respirer en suivant le mouvement rythmé des vagues.

Tandis que Veeramma était commodément accroupie sur le sable à côté de nous, les six autres vendeuses commencèrent à se rapprocher de moi tout en se plaignant de leurs maris et de leurs belles-mères. Mi-sérieuses mi-taquines, elles me demandèrent de toutes les emmener, ou au moins l'une d'entre elles, quand je repartirais à Delhi, car elles détestaient cette vie passée à errer sur les plages. Elles rêvaient de vivre dans de vraies maisons, de cuisiner, de cancaner et de se chamailler comme les femmes au foyer invraisemblablement élégantes des feuilletons qu'elles regardaient le soir à la télé. Elles ne voyaient même pas d'inconvénient à devenir domestiques. Tout leur convenait pourvu qu'elles n'aient plus à courir après les clients, à être ridiculisées, traitées comme des Intouchables ou chassées des paillotes qui bordaient les plages de Goa.

Je jetai un œil à la rangée de restaurants derrière moi : il s'agissait de constructions temporaires aux toits de chaume, faites de sable, de ciment et de bois. À l'exception de quelques-unes, toutes étaient démontées avant la mousson puis reconstruites pour la période des fêtes qui commençait en octobre. Les licences accordées fournissaient un revenu supplémentaire aux *babus*<sup>1</sup> du gouvernement, qui fixaient soigneusement le prix du moindre coup de tampon autorisant la construction d'une paillote sur l'un de ces

---

1. Fonctionnaire indigène à l'époque coloniale.



emplacements très convoités. Chaque paillote attirait un certain type de clientèle, et la vie (ou la mort, dans de très rares cas) des touristes sur la plage dépendait de l'établissement qu'ils avaient décidé de fréquenter.

« Ces salauds nous laissent pas approcher chaises longues, veulent toujours *hafta*<sup>1</sup> » grommela Veeramma.

J'avais en effet découvert que les flics qui autorisaient ces femmes à vendre leur marchandise sur la plage prélevaient une partie de leurs gains. Au fil des quelques jours que Durga et moi venions de passer à Goa, nous avons compris qu'il existait ici une chaîne alimentaire efficace et très bien organisée. Malheureusement, celui qui se prenait pour le plus gros poisson finissait toujours par en découvrir un encore plus gros que lui.

Comme je n'avais pas envie de me lever, je fis signe au serveur de m'apporter ma bière : celui-ci passait justement près des transats que nous avons abandonnés, et la distance me semblait trop longue à parcourir en tongs.

En réalité, je préférais ne pas prendre le risque de laisser Durga seule avec ces bavardes. Et si celles-ci lui posaient une question dérangeante ?

Elles essaieraient sans doute de l'interroger sur les hommes de notre famille et lui demanderaient où se trouvait mon « mari » (logiquement le père de Durga). Ces femmes nous avaient révélé beaucoup de choses sur leurs vies, elles devaient donc avoir hâte d'en savoir plus sur les nôtres.

Mais pour une enfant adoptée comme Durga, il est toujours délicat de répondre à certaines questions.

Bien entendu, nous avons déjà parlé ensemble des explications qu'elle pourrait donner si le cas se présentait. Elle devait ainsi répondre qu'elle vivait à Delhi avec sa grand-mère et moi, et que son père était mort quelques années

---

1. « Taxe » prélevée par des gangsters ou des policiers corrompus en échange de leur protection.

plus tôt. Ce qui était techniquement correct. Durga n'avait aucune raison de révéler aux autres que je n'avais pas connu son père. Ni que celui-ci avait été assassiné. Elle ne devait pas non plus raconter dans quelles circonstances tragiques je l'avais adoptée<sup>1</sup>.

Avec un peu de chance, on ne lui demanderait plus rien si elle restait silencieuse après cette brève présentation. Imposer à une jeune fille de garder tant de choses pour elle peut paraître sévère et injuste mais par chance, Durga n'était pas de nature loquace, et cela faisait plusieurs années qu'elle s'entraînait à se taire dans son école de Delhi.

La chaleur du sable sous mon dos était apaisante. Je restai allongée en attendant que Veeramma termine le tatouage de Durga.

Peu à peu, je m'aperçus cependant que ses mouvements hypnotiques sur le bras de ma fille avaient cessé. Elle avait levé les yeux vers la mer et regardait fixement la jeune femme en bikini qui venait de passer en courant à côté de nous, sa chevelure blonde flottant derrière elle.

Je sentis mon estomac se nouer. Elle me rappelait beaucoup trop la fille de la vidéo que j'avais regardée, moins d'une heure plus tôt.

Veeramma dit quelque chose à l'une de ses amies, qui observait tout aussi attentivement la jeune femme. Je ne parvins pas à comprendre sa remarque, mais toutes deux éclatèrent de rire. Perplexe, je regardai la fille courir sur le sable, aussi légère qu'une gazelle. Rien ne semblait la différencier de la multitude de touristes qui se faisaient bronzer sur la plage et nageaient dans la mer. Pour quelle raison avait-elle attiré l'attention de Veeramma ?

« Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? » lui demandai-je.  
Veeramma secoua la tête.

---

1. *Témoin de la nuit*, l'Aube, 2013 ; l'Aube poche, 2014.

« Rien. C'est future prise, je crois.

— Pour qui ? » demandai-je.

Un silence s'installa. Durga remua d'un air gêné, car les doigts de Veeramma s'étaient légèrement resserrés autour de son bras. La marchande leva alors les yeux et sourit, mais son regard était sérieux.

« Certains garçons de plage aiment poisson. »

La femme assise à côté d'elle la coupa rapidement :

« Ils vendent lui au marché ! »

Une autre ajouta :

« Et ils font bon curry avec.

— Non. Ils font frire le poisson avec les épices et puis ils coupent lui en morceaux ! *Bon appétit !* » gloussa sa voisine en prononçant ces derniers mots avec un accent français parfait.

Elle fit une révérence et me présenta sa paume comme si elle me servait un mets raffiné. Qui lui avait montré comment exécuter ces gestes à la perfection ? Ces femmes apprenaient-elles à s'exprimer dans toutes ces langues et à se comporter avec classe en côtoyant simplement quelques touristes étrangers ? Ou bien avaient-elles une méthode secrète pour acquérir rapidement tous ces nouveaux talents ?

Alors que les autres l'applaudissaient, je me dis que le contraste entre le sens de ses paroles et ses clowneries était non seulement malsain, mais également effrayant.

Toutes ses amies avaient ri aux éclats en la regardant. Pourtant, je ne trouvais rien de drôle au fait que de jeunes hommes ferrent les femmes comme du poisson, puis qu'ils les vendent ou les coupent en tranches.

Comme si elles venaient d'échanger un signal secret, les femmes se mirent soudain à rassembler leurs affaires et se levèrent pour partir.

« Qu'est-ce que vous voulez dire ? » demanda Durga.